

Gatien Lapointe, *le Premier Mot*, précédé du *Pari de ne pas mourir*, Montréal, Éditions du Jour, « Les Poètes du jour », 1967, 101 p.

Jean-Cléo Godin

Volume 3, numéro 4, novembre 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036291ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036291ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godin, J.-C. (1967). Compte rendu de [Gatien Lapointe, *le Premier Mot*, précédé du *Pari de ne pas mourir*, Montréal, Éditions du Jour, « Les Poètes du jour », 1967, 101 p.] *Études françaises*, 3(4), 439–441. <https://doi.org/10.7202/036291ar>

GATIEN LAPOINTE, *le Premier Mot*, précédé du *Pari de ne pas mourir*, Montréal, Éditions du Jour, « Les Poètes du jour », 1967, 101 p.

Ce nouveau recueil étonnera et décevra, peut-être, ceux qui ont aimé le souffle d'inaltérable enthousiasme, souffle quasi épique qui caractérisait l'*Ode au Saint-Laurent*.

Ici, le souffle est souvent haletant, brisé; les poèmes, d'une déconcertante brièveté. Parfois un seul vers suffit, tel celui-ci: « *Horizontal, l'obstacle m'oriente* » (p. 30). Et ce vers, comme chacun, marque un jalon dans un certain itinéraire spirituel. Un « premier mot » de l'homme et de la nation qui naît sur des lèvres meurtries et s'articule laborieusement, plein d'angoisse et, malgré tout, d'espérance. Tout le recueil n'est pas autre chose que ce « violent voyage d'un mot » (p. 103): ce NON capital et enfin prononcé, à la fin du dernier poème.

Mais c'est la mort que le poète refuse ainsi: la vie, donc, qu'il revendique. Aussi ce poème terminal, en reprenant les étapes marquantes de l'itinéraire, nous livre-t-il l'essentiel de sa signification:

*Cœur apatride et seul,
Braise vive dans mon poing.
O violent voyage d'un mot !
Je n'ai rien appris,
Je n'ai rien compris que cet arbre
Qui s'agrippe à la terre
Et qui dit NON.*

(*Vie et mort*, p. 103)

Tout le désenchantement et toute l'angoisse du poète, comprenant que la terre lui appartient moins qu'il ne l'avait cru et dit, sont contenus dans ce poème. Mais aussi la détermination farouche du poète, s'agrippant à la terre comme à son enfance — et c'est tout un —, de s'enraciner.

*Il faut que j'apprenne à vivre ici
Et seul.*

(p. 85)

Seul, mais en témoignant; seul, mais comme l'arbre menacé par le froid et qui attend le printemps, dans « Ce pays où on meurt du chant soudain d'une fleur ! » (p. 85).

Tel est ce recueil de Gâtien Lapointe: un chant triste, mais d'espérance. Le poète se bat contre la mort, la solitude, le temps qui le poursuit et le terrorise. Et peut-être est-ce ce qui fait que cette poésie sent « la terre et le sang » (p. 14). En cela, elle est conforme à la définition que le poète en donne dans cet extraordinaire essai sur la poésie, *le Pari de ne pas mourir*¹. Il faut lire et relire cette réflexion brève, mais dense, du poète sur le monde et lui-même: « j'écris comme j'essaie de vivre, j'écris comme je suis seul et comme je souffre, j'écris comme je crie NON aux dieux et à la mort » (p. 12). Et si l'on se demande si cette œuvre est engagée, politisée, qu'on lise seulement ceci: « Ainsi, je ne veux pas politiser la poésie, ni la prolétarianiser, ni l'impérialiser; je voudrais l'humaniser » (p. 13). L'engagement du poète est celui d'un homme meurtri, et qu'angoisse autant l'aveuglement de cette patrie qui « se crève les yeux » (p. 68) que la présence, à chaque pas, de la mort à déjouer. *Le Premier mot* est un chant plus malaisé, moins enthousiaste que l'*Ode au Saint-Laurent*; mais il est plus intérieur et, peut-être, plus authentique et nécessaire.

Si je me réfère constamment à l'*Ode* pour parler de ce recueil, c'est que la parenté entre ces deux œuvres me paraît évidente: un langage de plus en plus incisif, mais de même qualité. Et il suffit de relire le premier recueil de Gâtien Lapointe, *Jour malaisé*, pour mesurer le chemin parcouru: il va d'une écriture molle et indécise et d'une imagerie tradition-

1. Ce texte a d'abord paru dans le supplément littéraire du *Devoir*, le 27 octobre 1966.

nelle à ce langage robuste et affirmatif et à ces étonnantes images de terre, de fleuves et de sang où l'homme et la terre ne font qu'un.

Il est pourtant, dans ce recueil comme dans le précédent, certains procédés qui me déplaisent.

Temps, qui de nous tirera le premier ?

(p. 39)

voilà un vers que l'auteur a voulu lourd de signification, une phrase qui porte l'un des thèmes essentiels. Mais est-ce autre chose que de la rhétorique ? Si le poète me paraît attiré plus qu'il ne faut par les allitérations, je reste cependant très sensible à la beauté sonore d'un vers tel que

Langue liant lèvres à lèvres les îles

(p. 80).

Quant au reste, il appartient sans doute à chacun de dire ce qu'il trouve beau. Et comment dire qu'une poésie est belle, sinon en citant les vers que l'on préfère ?

Parole, terre vive de ma douleur,

Heure sans paupières,

Cime où j'essaime au grand vent !

Le temps brûle jusqu'en mon souffle.

(p. 73)

Pour ces vers, et pour tant d'autres, le *Premier Mot* me paraît une œuvre authentique et belle.

J.-C. G.